

6314

BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES

GABRIELLE BERTRAND

**LE PEUPLE
DE
LA JUNGLE**

**HOMMES, BÊTES ET LÉGENDES
DU PAYS MOÏ**

avec 10 planches hors texte et une carte

*Copyright 1952 by Société Commerciale d'Édition et de
Librairie-Éditions « JE SERS », Tous droits réservés pour
tous pays.*

ÉDITIONS "JE SERS" PARIS

S. C. E. L.

107, Boulevard Raspail (VI^e)

DU MÊME AUTEUR

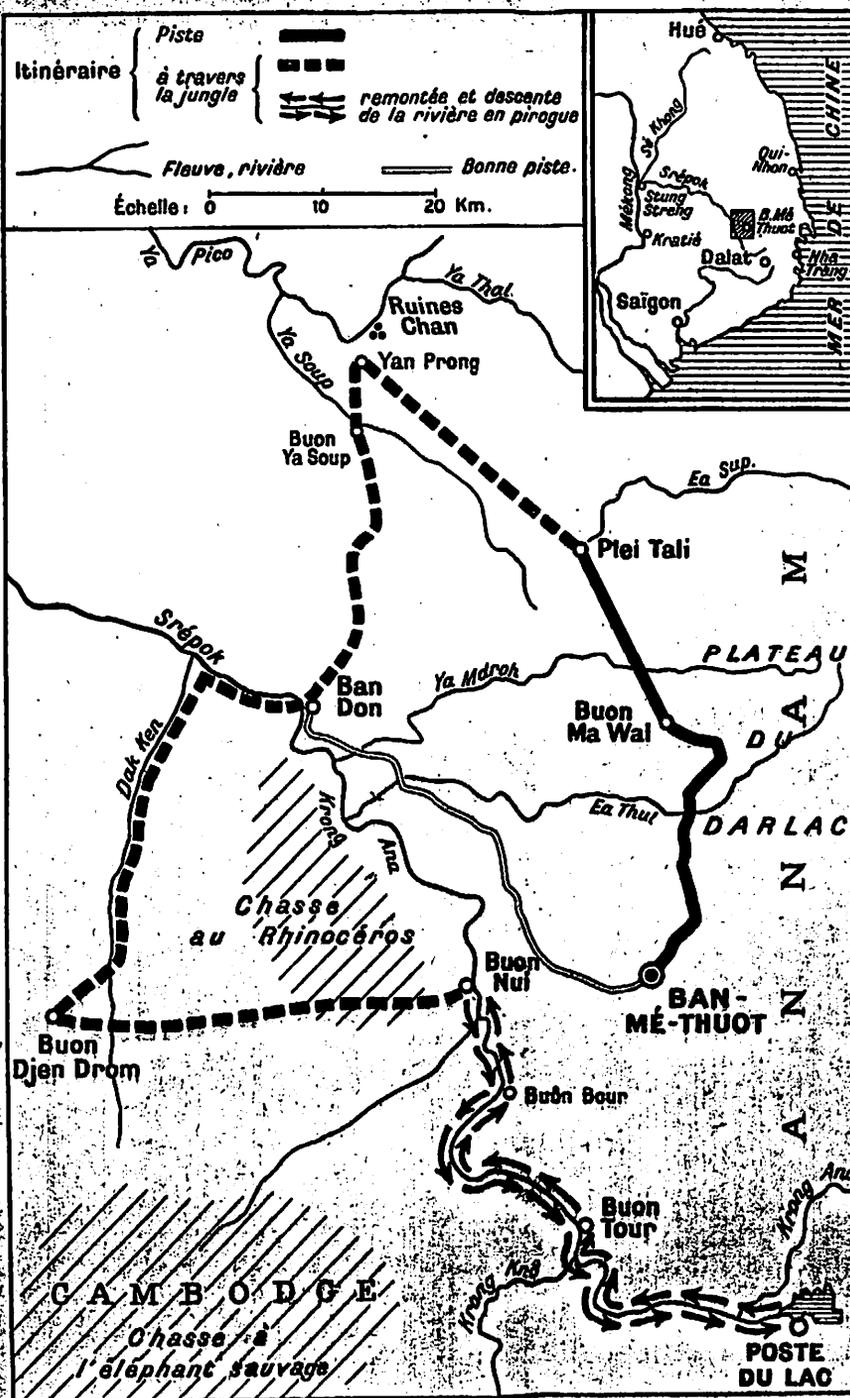
SEULE DANS L'ASIE TROUBLÉE (Mandchourie-
Mongolie 1936-1937) PLON, éd. 1937.

En collaboration :

DE LA BANQUISE A LA JUNGLE (Anthologie de
l'exploration française)... PLON, éd. 1952.

A ma Fille LAETITIA
ces histoires d'hommes
et de bêtes
qu'on appelle
sauvages

G. B.



QUELQUES EXPLICATIONS

Ce que sont les régions Moï
des hauts-plateaux d'Annam

L'appellation assez vague de Plateaux moï est appliquée à la zone bornée au nord par le Mékong, à l'ouest par la jungle cambodgienne, à l'est par la chaîne annamitique.

L'ensemble des Plateaux moï s'étend sur quelques 80.000 kilomètres carrés et leur altitude est d'environ 2.000 mètres aux endroits les plus élevés. Leur sol est couvert de jungles profondes, de forêts giboyeuses, lesquelles constituent les plus belles réserves de chasses de l'Indochine. Dans certaines régions au contraire, des savanes s'étendent à l'infini.

Toute cette région abrite le mystérieux peuple moi. Pour les Annamites, les Cambodgiens, les Laotiens qui vivent à la limite de ces plateaux, ils sont les hommes de la forêt, ceux qui s'efforcent de vivre comme leurs ancêtres, dans les clairières. Le mot Moï est la prononciation annamite du caractère chinois Man, lequel signifie barbare au sens qu'autrefois les Romains donnaient à ce mot.

Quels sont ces hommes et d'où viennent-ils?

Et nous rions ensemble, lui soulagé de me voir revenue, moi enchantée de mon expédition.

Je propose d'établir le camp de nuit à cet endroit. La rive est à deux pas, l'eau est claire, les éléphants pourront s'y baigner avec délices. L'eau ! leur paradis, leur source de repos, de fraîcheur et de jeux !

— Jamais !

C'est l'Doat qui a poussé le cri. Il me regarde horrifié.

Cette fois je crois que j'ai outrepassé les limites de sa patience. Le cornac s'avance pour m'aider à monter dans le bât et prrrrrt !... il se juche sur la grosse tête de l'animal. Nous partons en piqué vers le sud où nous nous arrêtons au village de Buôn Ya Soup pour la nuit.

Tout est bien qui finit bien !

CHAPITRE IV

ON CAPTURE UN CROCODILE. — SUR LA PISTE DES RHINOCEROS. — LA LÉGENDE DES CHIENS SAUVAGES. — PERDUS DANS LA JUNGLE. — RENCONTRE D'IRIT ET DES PIROGUIERS. — PREMIERS CONTACTS AVEC LES RAPIDES. — INCANTATIONS AU GÉNIE DE L'EAU.

— Mba ! Mba ! (Apporte !)

Nous sommes à Ban-Don où a lieu le rassemblement des chasseurs Laotiens, Mnongs, Djarais pour la grande chasse au rhinocéros.

— Mba ! Mba !

Les cornacs des chasseurs font travailler les éléphants. Ils les font défricher un coin de brousse où camperont les équipages. C'est assez amusant de les voir saisir la tige des bambous et la briser comme du verre ou bien appuyer la trompe sur un arbuste qui gêne, la couper et la jeter au loin. On entend des craquements, la branche tordue éclate, l'arbre déraciné s'incline, s'abat et c'est le tour d'un autre...

Nos cornacs baignent les montures débâtées dans les eaux de la Srépok, large ici d'une centaine de mètres. Les éléphants nagent avec de grands barissements joyeux, le bout de la trompe hors de l'eau, le sommet de la tête émergeant seul, comme un îlot.

Demain nous gagnerons la forêt de bonne heure pour y rester une semaine, peut-être plus.

Nous allons assister à une grande chasse en haute-forêt. Il nous faudra gagner d'impossibles repaires au milieu des plus scabreux passages de montagnes sans nom. Les étapes seront longues et la marche difficile. Les haltes se feront au hasard des pistes de rhinocéros et notre sommeil sera confié à des miradors de fortune, perchés dans l'enchevêtrement des lianes des grands arbres.

Pour aujourd'hui, je me laisse aller à la douceur de vivre dans ce délicieux village de Ban-Don situé au cœur d'un paysage enchanteur.

A l'est, les hautes ondulations du Darlac central viennent mourir au bord des eaux de la Srépok diminuée par la saison sèche. Sur les courtes ondulations vertes du fleuve, des pirogues glissent au milieu des nénuphars et des lotus. A travers la dentelle des bambousseraies, des toits de chaume d'où monte l'appel mélancolique d'un *khène*. (1)

Après mes émotions de ces derniers jours, je me repose...

Pas pour longtemps ! Dans l'après-midi, alors que je songeais à une bonne sieste, mes cornacs arrivent vers ma case au galop.

Au creux de la poche de lotus et de sagittaires qui bordent la rive, les Moïs viennent de harponner un crocodile.

J'accours près du rivage.

Pauvre crocodile ! Il n'est pas beau à voir... La tête et la queue percées de coups de lance, il est tout dégoulinant de sang noirâtre et ne semble plus donner signe de vie. Néanmoins l'Doat apporte ma

(1) Sorte de violon laotien.

carabine et m'explique que les Moïs demandent que je lui donne le coup de grâce !

— Crois-tu qu'il en ait besoin ?

— C'est un honneur que tu ne peux refuser...

Je m'exécute et décharge d'une façon très spectaculaire tout le contenu de ma carabine à la naissance de la queue de l'animal.

Ceci a un effet tout à fait inattendu ! Le peu sympathique saurien ouvre une gueule formidable balaye la terre d'un coup de queue magistral et dégringole vers le rivage en fonçant sur les badauds qui l'entourent.

Je me sens « perdre la face », comme on dit en Asie...

l'Doat, les cornacs, restent les pieds collés à terre, médusés. Alors, fou d'imprudence, un indigène saute sur l'amphibie, presque sur sa tête et, incontinent, laboure son corps à coups de lance forcenés. L'animal montre encore les dents mais ne réagit plus violemment. Comble d'audace ! deux ou trois Moïs arrivent à la rescoussent, plongent leurs armes dans la gueule grande ouverte et retournent le saurien sur le dos de toutes leurs forces conjuguées, avec une adresse étonnante.

A l'aide de coupe-coupe, la tête du crocodile est séparée du corps et la peau enlevée avec dextérité. Cependant — extraordinaire exemple de la vitalité de ces animaux — je remarque que, pendant plus d'une demi-heure encore... la gigantesque gueule s'ouvre et se ferme, et que les paupières continuent à battre...

Depuis une semaine, impatients de nous lancer dans la forêt, nous vivons dans la fièvre des préparatifs de la chasse.

Et le grand jour arrive ! A l'aurore, lorsque la caravane des chasseurs va quitter le village, toute la population est en émoi et l'atmosphère humide du rivage semble chargée d'électricité.

A vrai dire, c'est un grand événement que ces chasses ! Un événement qui ne se produit que deux ou trois fois l'an, en saison d'hiver. Expédition hardie et pleine de risques, mais aussi de promesses. Elle exige de deux à trois mois de préparation et mobilise les indigènes pendant des semaines de labeur pour la mener à bien.

Le vieux I'Boun, un inoubliable Djarai, sera des nôtres.

C'est un des plus grands chasseurs du Dariac. Il a réussi à amasser par ses chasses une respectable fortune qu'il garde sous forme de jarres remplies de milliers de piastres et qu'il a soigneusement enterrées...

— Comme il donne de grands *bouns* aussi souvent qu'il le peut et qu'il a beaucoup d'amis, on ne réproouve pas sa richesse, commente I'Doat.

Le nombre total des fusils engagés ne dépasse pas une cinquantaine, mais c'est tout de même un départ de belle allure. Cinquante éléphants de chasse et une dizaine d'éléphants de secours.

Nous gagnons la forêt-clairière qui abonde en cerfs, sangliers et buffles sauvages. Par monts et par vaux, nous atteignons les rives du Krong Ana, romantique affluent de la Srépok. Au delà de cette



ÉLEVANT SA MASSE IMPOSANTE EN BRIQUES ROUGES.

frontière, les grands animaux sont chez eux, dans leur royaume.

Nous ne suivrons les chasseurs que pour la première partie de leur programme, au delà du Krong Ana, dans le massif montagneux habité par les rhinocéros. Nous rejoindrons ensuite les bords de la rivière pour remonter en pirogue vers la majestueuse région des Lacs.

Le vieux l'Boun aux yeux malicieux, aux joues couleur de pomme reinette séchée, me raconte ses chasses, haut perché sur son éléphant qui tangué auprès du mien. Sa vie est une vraie vie de *bushman* ! Elle vaudrait un livre à elle seule !

Le grand mystère végétal nous entoure. La forêt grandit au fur et à mesure que nous nous enfonçons dans l'intérieur par les vallons des buffles qui sont de bonnes pistes.

Des meneurs viennent à nous, de temps à autre, pour rendre compte du chemin fait par les bêtes que nous allons chasser. Il y a plus de cinquante têtes : dix mâles énormes et des femelles descendant vers nous.

Toute la forêt dénonce la présence des animaux. D'abord les vols de mouchards, ces oiseaux minuscules qui vivent de la vermine des fauves et picorent le cuir des rhinocéros et des éléphants. Ils s'échappent en fusées dans les branches, piaillent et crient...

A l'avant du cortège, soudain, les Moïs lancent un appel dans leurs cornes de buffle. Les sons nous accompagnent un moment puis faiblissent et renaissent. l'Boun tend l'oreille s'excuse de me quitter et devance notre groupe dans la sylve puissante.

J'écoute les sons graves se perdre dans la nature sauvage.

Un évènement est annoncé.

Est-ce le rhinocéros ?

Celui-ci gîte plus familièrement dans les cavernes des monts, parmi les rochers.

L'éléphant d'un des chasseurs de l'escorte d'I'Boun arrive à portée de voix du mien.

— Rhinocéros ! crie-t-il .

J'en avais le pressentiment.

Il faut stopper immédiatement et dresser les miradors autour d'un camp qui va s'improviser.

Pendant qu'on décharge les éléphants, l'I'Boun commande à quelques-uns de ses hommes de couper de grosses branches qu'ils taillent ensuite en rondins de deux mètres.

J'admire le travail patient des indigènes. C'est un enchevêtrement habile de rondins et de lianes qu'ils entrecroisent autour du bois pour le fixer et confectionner ainsi une sorte de radeau. Une fois terminé, ce radeau est accroché par des lianes plus fortes et suspendu comme un balconnet à mi-hauteur des arbres monumentaux qui nous entourent.

C'est le mirador. Ce sera aussi l'endroit où nous dormirons, enveloppés dans nos moustiquaires !...

A la nuit, tout est prêt. Nos feux ont éloigné les pythons des boubiers d'alentour et les tigres qui rôdent.

Trois groupes de traqueurs comprenant six ou sept hommes sont partis dans la forêt, vêtus seulement de leur ceinture, armés de coupe-coupe, de

leur arc inséparable et de gros fusils à pierre, demi-rouillés...

Ils se sont égaillés sous la ramée, chaque groupe allant de son côté pour rechercher des pistes de rhinocéros.

On m'assure qu'ils n'ont pas très loin à marcher, car je m'inquiète. Confortablement installée dans un des plus hauts miradors, je préfère nettement ma position à la leur.

l'Doat avait le plus grand désir d'accompagner un des groupes de traqueurs, mais je lui ai refusé énergiquement cette autorisation.

Que deviendrais-je sans mon fidèle compagnon s'il se faisait dévorer !... toute perdue que je suis dans la plus mauvaise brousse du Darlac.

Il boude dans un coin du mirador, malgré la belle carabine que je viens de lui offrir en l'honneur de la chasse et en remplacement de son vieux fusil.

Des cornes se mettent à appeler au loin, sourdement.

Un rhinocéros est en vue et les rabatteurs l'envoient vers nous. C'est un chasseur de mon mirador qui touchera l'animal. La vue de l'indigène est extraordinaire. Il est habitué à scruter l'ombre des fourrés, même par la nuit la plus sombre.

Sept bêtes sont abattues dans la nuit. A l'aube la curée est déjà commencée. Chaque parcelle d'animal a sa valeur, sauf les os. La viande grillée s'étale sur les claies improvisées. Ce sera pour quelques jours, la nourriture des chasseurs. Les peaux sont attachées de chaque côté des bâts et commencent à sécher.

Les matins et les nuits qui suivent sont remplis d'émotions. On attrape des ours aux griffes précieuses, lesquelles sont vendues très cher aux Laotiens comme gris-gris, des cerfs et des buffles... Les bois des cerfs et surtout les cornes des rhinocéros sont très appréciés par les médecins chinois qui viennent de très loin les acheter aux Laotiens le jour du grand marché de Kratié...

— Elles se vendent jusqu'à mille piastres la paire et la peau peut atteindre cent cinquante piastres le picul ⁽¹⁾, m'apprend l'Boun.

Les chasseurs réalisent ainsi d'assez beaux bénéfices, au prix tout de même de quelques risques !...

Sur les supplications d'I'Doat qui tient à me réserver une chasse à l'éléphant sauvage dans son pays, je quitte l'Boun et les chasseurs au petit matin du cinquième jour.

Le retour vers le Krong Ana où nous allons abandonner nos éléphants pour les pirogues est plein d'embûches et d'inquiétudes...

Nous traversons une contrée sauvage et triste que de mauvaises légendes protègent. Un seul but : éviter les mille dangers qui nous entourent.

Heureusement que les cornacs naissent cornacs et ne s'improvisent point par un titre ! Ce métier exige en effet la réunion des qualités que voici : la force, l'adresse, une connaissance de l'équilibre qui m'émerveille, un sens total de l'orientation et l'art d'arrimer au mieux du poids, les fardeaux en mouvement sur tous terrains...

(1) Le picul vaut 60 kilogs.

J'ai une confiance absolue dans le mien depuis que je le pratique et cependant certains instants demeurent pathétiques ; le passage d'un arroyo glissant, un tournant net durant lequel la cage surplombe l'abîme, ou bien la dévalée dans des éboulis rocheux.

Et puis tout se calme et j'en viens à ne plus me préoccuper que de la formation parfaite de notre équipe.

Pour moi, c'est toujours « le Livre de la Jungle » et tous les livres de Kipling que je lis dans la nature à chaque avancée et mon ami l'Doat joue le rôle du meilleur Kim du monde !

Dans le brouillage vert des arbres centenaires, des singes sautent et nous accompagnent en ricanant. Ils cherchent à nous bombarder avec de gros fruits de brousse mais s'abstiennent. Leurs criailleries désobligeantes m'amuse et me gênent à la fois, de même que leurs petits yeux mobiles aux lueurs moqueuses. Les cornacs les chassent avec un cri spécial ressemblant à l'appel du tigre, et qui les fait fuir dans les branches par bonds élastiques de plus en plus haut vers la cime jointe des arbres.

Des ours, dérangés dans leur travail de chercheurs de racines, se mettent à courir devant nous aussi vite que peuvent les porter leurs courtes pattes. Je défends qu'on les tire.

— C'est dans ces vastes forêts que vivent les chiens sauvages, me dit l'Doat.

— Les chiens sauvages ? Comment sont-ils, je ne les ai jamais rencontrés ?

Je sais que cette race est très répandue dans le Darlac mais il n'est donné que très rarement d'en apercevoir.